





Patrick Rebierre.

## Les journées de Julie.

*Histoires de la vie d'une femme gay.*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-3363-5

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## PREFACE.

Il y a de cela un bon moment que j'avais envie d'écrire sur ce qui m'a fasciné quand j'ai découvert pour la première fois le corps d'une femme et la façon de le regarder avec passion tout en essayant de comprendre l'attraction qu'il suscitait en moi !

J'en suis arrivé, quelque temps plus tard, à me demander si ce sexe n'aurait pas dû m'échoir à la place du mien, tant cette morphologie me plut et m'agaça à la fois, tellement cette image féminine de ce corps nu, offert à l'amour, aurait dû être mienne.

Je vais vous avouer un secret ou plutôt un fantasme :

« Moi, si la nature m'avait fait femme, j'aurais été la plus grande pécheresse de la Terre en offrant mon corps à tous celles et ceux qui auraient bien voulu m'apporter plaisirs, jouissances et luxures tout au long de ma vie ! »

C'est ainsi, au fur et à mesure que les années s'écoulèrent et que je croisais des créatures enclines au « saphisme », que je finis par éprouver une grande indulgence au contact et au regard de ces femmes dont le dessein me paraissait moins violent ou plus suave que celui de l'acte sexuel avec un homme. En d'autres termes, je « bande » plus facilement et bien plus longtemps devant un tableau de « lesbiennes » que devant celui d'un couple hétérosexuel !

Voilà pourquoi je me suis résolu à écrire ce livre, qui fait référence au monde des LGBT et dont la société moderne, dans son ensemble, n'a pas bien compris ces mœurs dont les origines remontent à la création des êtres et bien avant celles des poètes et poétesses de l'antiquité (lire du même auteur « Sapho, mon amie »).

Ce livre est un condensé des aventures de Julie, une série d'étonnantes journées qui ont marqué sa vie et qui traduisent l'actualité d'une société au cours de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle où, dans le fond plus que sur la forme, l'humain continue de rencontrer les mêmes difficultés dans son épanouissement.

J'ai pour habitude de figer ces instants, passés à voyager dans le temps, sous une forme de diaporamas où la réalité de l'observation en est toutefois réduite à de simples chapitres et paragraphes, où l'on ajoute des contraintes aux facilités, où l'on change les mœurs pour en faire des interrogations, où l'on aborde les questions fondamentales des premiers principes de l'être, du néant, de l'identité, du changement, de la causalité et de la possibilité.

Dès lors, il ne faut surtout pas se prendre pour Aristote, Platon, Kant... ou Machiavel parce que :

*« Il faut savoir ce que l'on cherche, sans perdre de vue l'essentiel, mais il faut surtout chercher plus que ce que l'on trouve sans nuire à autrui ni à son environnement naturel. »*

P. R.

## SOMMAIRE.

Préface :	05.
Une journée de merde :	09.
Une journée d'enfermement :	35.
Syndrome de Stockholm :	51.
Reprise :	61.
Une journée de repos :	89.
Une journée de fiançailles :	151.
Une journée de mariages :	219.
Une journée de naissance :	297.
PMA :	301.
Retour à une journée de naissance :	313.
Annexe :	371.
Bibliographie de l'auteur :	377.



## UNE JOURNEE DE MERDE.

Elle se réveilla en sursaut, parce que l'orage grondait derrière les voilages de sa fenêtre de chambre, restée ouverte après une journée suffocante où le thermomètre avait frisé les 32 degrés Celsius au pic du soleil.

Un rapide coup d'œil au radio-réveil de la table de nuit lui indiqua qu'il était 3 h 30. Soudain, un éclair transperça de sa lumière le tissu transparent du rideau, éclairant le corps d'un homme entièrement nu, celui qu'elle avait invité, après quelques verres, à des amours délicieuses, mais pas forcément heureuses, d'une nuit de débauche.

Oh ! Elle était assurément coutumière du fait, se laissant cliniquement porter par sa libido naturelle, mais répétitive, qui l'amenait fréquemment à des déluges schizophréniques depuis qu'elle était trentenaire. Elle avait besoin, pour son bien-être personnel, de ne plus être seule, car la solitude et le repli sur soi pouvaient entraîner des angoisses, des agitations, d'après son amie psychiatre, qui lui avait dit que le sentiment de plaisir et l'attrait pour la vie sociale diminuent avec cette pénible pathologie. Aussi, Julie n'avait de cesse de chercher une âme sœur pour agrémenter ses soirées et ses nuits, ne serait-ce que pour atténuer voire disparaître ses idées délirantes de type paranoïde qui lui foutaient une bonne partie de sa vie en l'air.

Ce fut lors du troisième ou bien du quatrième éclair et de l'assourdissant bruit du tonnerre, qui escorta la foudre pour tomber à quelques encablures de là, que l'homme se réveilla enfin. Poussant un grognement digne de l'homme de Cro-Magnon, le type se dressa dans le lit et, se tournant vers Julie, il se blottit dans les bras de la jeune femme comme un enfant apeuré.

Cet étrange comportement du sexe masculin, qui est censé représenter la force et le courage face au danger, ne la questionna même pas.

Il la rassura, plutôt.

Tout comme la pluie, qui se mit à tomber au bout d'une énième semonce orageuse où les grosses gouttes martelaient maintenant le balcon du 5e étage ainsi que le grand toit fait d'ardoises situé juste au-dessus du 6e et dernier étage : une imaginative fraîcheur, presque imperceptible, s'infiltra dans la pièce, caressant d'une bise légère les deux corps enlacés, balayant de son souffle la sueur accumulée lors des ébats précédents et avec la chaleur ambiante.

L'homme, dont Julie ne connaissait que l'anatomie pour l'avoir parcouru de long en large une première partie de la nuit, se dégagea rapidement de l'étreinte. Il s'appuya sur un coude en minaudant quelques mots pour s'excuser de s'être ainsi réfugié auprès d'une femme censée représenter un être frêle dont la fragilité, pour ceux qui savent, est bien souvent aux antipodes de la réalité.

Mais brusquement, d'un bond, l'homme sauta hors du lit. Sa bistouquette en berne, il courut jusqu'à la salle de bain pour aller uriner.

Dix minutes après, il revint dans la chambre...

Sans le moindre mot, il enfila pantalon et chemise. Ses vêtements étaient restés sur le dossier du fauteuil en cuir que

## Les journées de Julie.

Julie avait récupéré, entre autres équipements, dans le vieux manoir angevin de ses parents lors de son aménagement à Paris, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement [1], pour effectuer ses études et obtenir une double licence en lettres et philosophie à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ainsi que celle de la Sorbonne Nouvelle. Sans autre forme de procès, l'homme sortit de la chambre, quitta l'appartement comme si le diable était à ses trousses. Julie, même pas vexée par l'attitude du mec, se leva à son tour et se dirigea vers le balcon où, sous une pluie battante, elle vit l'homme courir jusqu'à sa voiture et foutre le camp en quelques secondes.

[1]. Pour ceux qui ne connaissent pas encore, le 18<sup>e</sup> arr. se concentre autour de la charmante butte Montmartre : un ancien village d'artistes autrefois habité par Picasso (1881-1973) et Dali (1904-1989), avec la majestueuse basilique du Sacré-Cœur, dont le dôme s'élève à 83 m, la rendant visible de loin. Les rues, sinueuses et assez escarpées, offrent une vue panoramique sur l'ensemble, tandis que l'emblématique cabaret du Moulin Rouge (fondé en 1889 par le Catalan Josep Oller et par Charles Zidler), situé en contrebas, attire les touristes et les nightclubbers. Quant au quartier avant-gardiste de Lamarck, il est apprécié des hipsters<sup>1</sup> pour ses restaurants et bars branchés au style rétro. Traversé par de nombreux escaliers qui montent vers la butte, ce quartier comprend aussi la très chic avenue Junot où des artistes viennent se réfugier dans de magnifiques maisons de ville ou des appartements au style loft. Tout près, l'on notera la présence de la villa Léandre, une petite impasse pittoresque,

---

<sup>1</sup> Hipster. Jeune citoyen branché, au look caractéristique et aux choix culturels originaux, qui est rompu aux nouvelles technologies de la communication et adepte des produits bio et équitables.

charmante à souhait, aux faux airs britanniques, bordée de maisonnettes qui tranchent dans ce paysage haussmannien.

Julie, sur les conseils et surtout la bourse avantageuse de son père, avait retenu cet appartement situé à deux pas (cinq petites minutes à pied) du quartier Lamarck-Caulaincourt ; le choix d'un autre Montmartre, vivant et familial, assez loin de l'agitation touristique.

Sans parvenir à retenir un petit rire nerveux, Julie resta quelques minutes les avant-bras appuyés sur la rambarde métallique du grand balcon. Elle prit plaisir à chaque goutte qui lui courait sur tout son corps dénudé, flashé et offert au regard de personne puisque la rue était aussi déserte que son appartement, à présent.

Quittant du regard la silhouette du dôme du Sacré-Cœur, Julie finit par s'asseoir et posa ses jolies fesses à même la plateforme en béton qui drainait à présent les deux ou trois centimètres d'eau de pluie sur toute sa longueur.

De sa baignoire improvisée, elle se laissa aller au jeu de compter le nombre de secondes, après chaque éclair, pour déterminer la distance où la foudre tombera.

En effet, il lui suffisait de diviser le nombre de secondes comptées entre l'éclair et le tonnerre, par trois, pour trouver où allait se produire l'impact de foudre.

Résultat : si après avoir vu un éclair le bruit du tonnerre parvient à vous douze secondes après, l'on peut estimer que l'orage est à quatre kilomètres.

Mais Julie n'assista pas longtemps au spectacle de ce ciel en colère et regagna son lit où elle s'allongea sur le dos, mouillant le drap, prenant l'oreiller où l'homme avait posé sa tête pour s'essuyer tout le corps, exhalant les restes du parfum masculin, avant de l'insérer entre ses cuisses et de s'endormir à nouveau.

## Les journées de Julie.

Sept heures trente...

C'est l'heure habituelle où le radio-réveil diffuse radio Nostalgie, la station que Julie écoute à longueur de temps, dans son appartement comme en voiture.

Elle se dirige vers la salle de bain pour faire son pipi matinal et sa toilette. Et, merde ! Ce salopiot de mec n'a pas tiré la chasse d'eau, mais, en plus, il a pissé sur le couvercle intérieur où Julie pose ses jolies et fermes petites fesses en temps normal. Rouleau de papier-cul en main, la voilà qui nettoie la cuvette des w.-c. sans faire attention qu'elle a les pieds dans les résidus d'urine que le mec a laissés autour et sur le carrelage.

« Merde ! Quel enfoiré, ce type ! », pensa-t-elle.

Une fois la vessie soulagée, Julie pénètre dans la cabine de douche...

Là, après s'être mouillé les cheveux, elle constate que la bouteille de shampoing est presque vide, que la savonnette, toujours sur le présentoir, a disparu. Un rapide coup d'œil pour s'apercevoir que cette dernière est posée sur la plage du lavabo de la salle de bain, là où le mec la laissait après s'être lavé les mains.

« Quel con ! » pensa-t-elle.

Il lui faut sortir de la douche pour la récupérer...

Ses pieds humidifiés glissent sur le carrelage de la salle de bain, mais Julie se rattrape in extrémis en agrippant le bord de la vasque où son nez vient respirer le parfum de camomille du petit savon avant qu'elle s'en saisisse.

Chose faite, Julie se savonne et reprend le pommeau de douche pour se rincer...

Merde ! L'eau est maintenant devenue froide, parce que le chauffe-eau ne s'allume plus. Ce dernier, placé dans la cuisine, après constatation, a sa veilleuse éteinte et il n'y a pas moyen de la rallumer, car le gaz de ville ne semble plus

l'alimenter. Julie apprendra, par la concierge, que la foudre est tombée à proximité de chez elle et que les services du gaz sont intervenus pour couper toute l'alimentation du secteur avant et pendant la réparation.

« Toute la journée ! » lui avait-elle dit.

Il sera neuf heures lorsque Julie quitte son appartement de l'immeuble, situé à l'angle des petites rues Lambert et Labat. Dans le hall, son vélo électrique l'attend, prêt à être enfourché par Julie, dont la mini-jupe ne cache plus rien de ses jolies cuisses, laissant même apparaître la ficelle de son string lorsqu'elle posera ses fesses sur la selle du vélo. Mais, merde ! Le pneu avant est entièrement dégonflé.

Encore un coup du sort ? Non ! Une large estafilade sur le côté du pneu laisse deviner que quelqu'un a volontairement crevé celui-ci. Julie se renseigne auprès de la concierge du rez-de-chaussée. Mais, bien sûr, Martha n'a rien entendu et vu personne s'approcher de son vélo, pourtant garer dans la cour intérieure de l'immeuble et juste en face de la porte vitrée de sa loge.

Julie en est quitte pour aller jusqu'à la station de bus Château Rouge par la rue Custine et le boulevard Barbès (450 m et 6 min à pied) afin de rejoindre son lieu de travail situé à la grande librairie-bibliothèque Gibert Joseph dont elle est la directrice depuis plus de deux ans.

D'habitude, en vélo assisté, Julie en a pour 30 min, mais aujourd'hui, avec la RATP et un peu de marche, elle mettra cinq petites minutes de plus pour aller au 21 de la rue Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé dans le 13<sup>e</sup> arrondissement et cela lui coûtera 2,10 euros.

Dans l'autobus, éducation matriarcale en mémoire, Julie laissera volontiers sa place à une vieille dame, nantie de deux grands cabas et venue faire ses courses au marché Barbès. Elle lui dira avoir acheté des soles, du grondin et de

## Les journées de Julie.

la dorade, car son mari, Breton et ancien marin-pêcheur, ne peut pas se passer de manger du poisson moins d'une fois en semaine. Sa main gauche enserrant la barre métallique qui part du siège où était assise la vieille dame, Julie écouterait cette grand-mère lui raconter une petite partie de sa vie en à peine onze minutes et jusqu'à l'arrêt de Châtelet où elles descendront. Là, Julie montera rapidement dans le prochain bus à Olympiades, tandis que la mamie prendra la direction de son domicile.

Encore quatre arrêts...

Julie descendra à Bibliothèque François Mitterrand où, 350 m plus loin et après quatre minutes à pied, elle poussera la porte d'entrée de la librairie et bibliothèque, pile-poil à l'heure d'ouverture ; c'est-à-dire à dix heures.

Une fois assise à son bureau de directrice, Amandine, une employée qui est chargée d'approvisionner la devanture et les étagères de la librairie, lui signale que la livraison du dernier livre de l'ex-président Nicolas Sarkozy, prévue dans la matinée, a été reportée à la semaine prochaine.

Merde ! Elle qui venait de terminer, l'avant-veille, en exclusivité, la lecture de ce livre pour pouvoir en discuter avec les prochains lecteurs, dont une bonne partie de ses abonnés avait passé commande, se trouva fort dépourvue.

Sa colère fit le tour du magasin avant que Julie ne se calme et prenne les choses en main ; téléphonant à la maison d'édition Fayard pour savoir si elle pouvait compter sur eux et être livrée le plus rapidement possible.

Réponse lui fut donnée qu'une centaine d'exemplaires lui parviendra dès demain, en cours de journée, et qu'une autre centaine lui sera livrée dès la semaine prochaine.

Bien ! La journée avait enfin l'air de prendre une autre tournure et c'est le cœur plus léger et l'esprit libéré que Julie s'asseyait enfin dans son fauteuil de directrice et qu'elle but

le très bon café que venait de lui apporter une deuxième employée, miss Francesca, avec qui elle entretenait d'autres amours cachées dont la teneur s'apparentait au saphisme.

Mais bon !

Ceci étant une autre facette de la jeune femme, voyons comment se poursuit cette journée de « merde » et allons déjeuner au Raton Buveur : un bar à cocktails, tapas et repas sur place, situé à quelques mètres puisqu'au 31 de la même rue. Ouvert pour le déjeuner et le dîner, il est tout aussi généreux pour un repas de midi en équipe que pour une sortie nocturne avec une bande de potes.

En peu de temps, Julie s'était prise en amitié avec le chef avec qui, sans ambages, ambiguïtés ou réservations, elle obtenait à peu près ce qu'elle voulait.

La déco générale est sympa et l'équipe est au top. Entre les bières pression et les cocktails, avec ou sans alcool, aussi bons les uns que les autres, Julie et une grande partie de son personnel y allaient régulièrement s'y sustenter, surtout avec cette putain de canicule du mois d'août qui n'en finissait pas. J'allais oublier ! Pour manger, ils ont une superbe carte. Que ce soit le tataki de saumon, de canard, ou les gambas tempuras, tout le monde y trouve son bonheur : y compris les groupes d'amis qui veulent partager de copieux plateaux de fromages et de charcuteries.

Il sera 12 h 30, quand Julie et quatre employées de la librairie s'installent sur la terrasse extérieure, couverte et bien aérée par de gros ventilateurs sur pied.

Le barman connaît bien son métier pour proposer des cocktails fort sympathiques, goûteux et les bières de qualité. Quant à Franck, le serveur, il est beau, aimable, chaleureux et même attentionné. « Trop pour un seul homme ! », se disait Julie en le regardant papillonner de table en table.

## Les journées de Julie.

Mais, pendant que les filles passaient commande, Julie rejoignit le bar pour faire la bise au patron...

– « Alors, miss Julie ! Comment supportes-tu cette forte chaleur ? lui demanda José, occupé à remplir des dizaines de bocks de bières bien fraîches aux trois tireuses situées juste derrière le comptoir du bar.

– Heu ! Assez bien, José ! Nous avons heureusement la climatisation, comme chez toi, dans notre librairie. Même que des clients méconnus, sans être des lecteurs assidus, se sont réfugiés dans la boutique en apercevant le logo de la clim sur la porte d'entrée. Cependant et exceptionnellement, vu les circonstances de cette forte chaleur, pour ne pas mettre à contribution le personnel qui reste, entre 12 h et 14 h, à l'écoute de potentiels clients, j'ai décidé de fermer la librairie. Ce qui fait que, lorsque l'heure de midi est arrivée, nous avons été dans l'obligation de leur demander de quitter les lieux en rajoutant : “revenez à 14 heures, c'est l'heure de la réouverture !”. En revanche, pour ne pas avoir un autre problème, plutôt administratif, j'ai provisoirement enlevé le panneau des heures d'ouverture où il était indiqué 10 h – 19 h 30. De facto, personne ne pourra contester ou démentir cette décision.

– Ah bon ! C'est assez malin ! Tu comptes ainsi agrandir ton nombre d'abonnés.

– Qui sait ? Peut-être que cette chaleur n'a pas que des inconvénients pour conséquences ! Je pense même à faire ajouter des autocollants de la clim sur toutes les baies vitrées de la devanture de la librairie ! » lui dira Julie avant de se rendre aux toilettes pour se laver les mains.

Tiens ! C'est étrange !

Un jeune type, tee-shirt déchiré à l'épaule gauche, autant que Julie s'en souviendra, sort précipitamment par la porte donnant accès aux toilettes des ladies.

Julie entre...

Tous les lavabos, les quatre, sont disponibles.

Elle passe sa main gauche sous le distributeur de savon tout en appuyant, avec la droite, sur le levier permettant au liquide de s'écouler dans la paume de la main.

Julie frotte ses mains et, au moment où elle appuie sur le clapet du robinet pour les rincer, un léger bruit, comme le gémissement de quelqu'un qui jouit de plaisir, provient de l'une des quatre cabines des chiottes qui se trouvent à deux mètres derrière elle.

Julie se met à sourire, car elle pense qu'une femme est en train de se faire baiser dans l'une d'elles, à l'abri des regards indiscrets, comme cela se produisait « parfois ».

Julie attend un peu. Tout en se frottant les mains sous le souffleur d'air chaud, elle conjugue le verbe « jouir » à tous les temps, du présent et du futur, car la mélodie du bonheur se fait plus forte. Étonnement, cela ressemble maintenant à un cri, sortant de la gorge d'une femme, qui envahit tout le local des toilettes des dames.

Cependant, Julie ne sait plus quoi penser.

Elle hésite, fait quelques pas vers la sortie, mais s'arrête avant, parce que le bruit s'est à présent mué en une sorte de râle dont la nouvelle sonorité ressemble plus à celle qui tend vers l'agonie plutôt qu'à celle d'un orgasme sexuel.

Alors, Julie fait marche arrière et pousse le battant de la deuxième porte, d'où provenaient ces gémissements brefs, puis de plus en plus forts, depuis qu'elle était entrée dans les toilettes des dames.

Merde ! Horreur ! Une jeune femme, qui a à peu près son âge, quasiment nue, le cul posé sur la cuvette des w.-c., les yeux révulsés et le visage en sang, lui fait face.

Julie ne se démonte pas. Elle en a déjà vu d'autres. Dans un réflexe de secouriste — elle avait fait un stage à la Croix

## Les journées de Julie.

Rouge lorsqu'elle était étudiante —, Julie prit le pouls de la fille au niveau de la carotide. Celle-ci venait de s'écrouler sur le côté : les bras ballants, les yeux presque vitreux.

N'écoutant qu'elle-même, Julie entreprit de tirer le corps de la jeune femme à l'extérieur de la cabine et elle le déposa sur le dos pour lui prodiguer un massage cardiaque.

C'est à ce moment-là et seulement à ce moment, qu'une autre femme entra dans les toilettes...

En voyant la scène, celle-ci se mit aussitôt à pousser des cris d'orfraie, apercevant le corps inerte, allongé à même le carrelage, souillé par le sang de la victime.

Julie, tout en continuant d'appuyer sur la poitrine de la victime, lui demanda de se calmer et de se précipiter au bar pour que le patron appelle les secours. Ce qu'elle fit sans demander son reste ou poser la moindre question.

D'après ce que Julie put voir du visage déjà tuméfié — celui d'une jolie brune —, il laissait échapper à l'arrière du crâne un important filet de sang qui coulait sur son cou et jusqu'à sa poitrine, imbibant le reste de tissu du chemisier déchiré, visiblement mis à mal par les mains d'un agresseur qui, pour Julie, ne pouvait être que le type qu'elle croisa juste avant d'entrer dans le local des toilettes.

Constatant une plaie à la base de la région occipitale de la nuque, Julie se servit de la minijupe de la jeune femme pour comprimer et retenir le trop-plein de sang qui continuait de s'échapper de la blessure du cuir chevelu. Ceci étant fait, Julie ôta son propre chemisier pour couvrir les cuisses et la taille de la fille, dont la petite culotte en miette, sans doute arrachée, gisait au pied de la cuvette des w.-c. d'où notre improvisée secouriste l'avait extraite.

Le temps parut long à Julie, mais le SAMU, avec les pompiers, fit son entrée dans les toilettes des dames environ

dix minutes plus tard. Quoique la notion de temps se perd vite dans ce genre de situation !

Néanmoins, Julie avait réussi à réanimer la jeune femme et les secours prirent rapidement la suite, enveloppant cette dernière dans la couverture de survie des pompiers, la face argentée tournée vers l'extérieur pour lutter contre la chaleur et limiter les risques d'hyperthermie liés à la canicule, avant de la transporter jusqu'à l'ambulance.

Julie eut droit aux remerciements des secouristes et à un regard appuyé de la jolie brune quand elle lui prit la main pour l'accompagner jusqu'au cul du véhicule de secours du SAMU où, déjà, une foule de curieux s'était massée.

« Putain de journée. Les circonstances continuaient les ravages de cette nuit et de cette fin de matinée », pensa Julie en regagnant la terrasse et la table où ses collaboratrices l'attendaient pour déjeuner.

Bien évidemment, le repas fut surtout consacré à ce qui venait de se produire. Mais ce n'est qu'après avoir raconté son intervention, maintes et maintes fois à son auditoire, que Julie put enfin se libérer des réponses à donner à toutes les questions qu'on lui posa. Même celles du commandant de police, qui s'était assis à leur table jusqu'au dessert, pour se laisser entendre dire, au final : « d'être interrogée comme témoin, à sa sortie du travail, au commissariat central du 13<sup>e</sup> arr. avant de rentrer chez elle dans la soirée ».

– « Le commissariat reste ouvert 24 h sur 24 ! », avait ajouté l'officier de police.

Un peu plus tard, en ce milieu d'après-midi torride, la librairie ne désurchauffait pas. Des parents d'élèves, qui avaient déjà la liste des fournitures et des livres scolaires de la pré rentrée, à tous ceux qui cherchaient à se procurer le dernier best-seller ou le livre dont ils avaient envie de lire, sans compter ceux qui croyaient trouver, avec l'immense

## Les journées de Julie.

promo de ces derniers jours faite par tous les médias à la solde du pouvoir ou de l'ex-pouvoir [2], le deuxième tome des mémoires « Le temps des combats » de N. S. : nous étions toutes et tous débordés.

[2]. À propos du pouvoir et des « partis politiques », Julie avait fait une thèse sur le sujet et elle n'avait eu de cesse que d'évoquer la suppression de ces derniers dans un réquisitoire implacable... dont elle livre, ci-après, un court extrait...

« Vous allez déchiffrer, en lisant la suite, pourquoi cette suppression s'avère désormais nécessaire et combien les partis politiques ne sont que des machines à tuer les libertés et le bien public ! »

De la pensée à la cause des causes...

Nous sommes nombreux à enregistrer, à savoir qu'une révision conjoncturelle et appropriée de nos institutions ne serait pas le dernier souci des Français.

Sans nul doute, nous considérons que les problèmes du pouvoir d'achat, de la santé, de l'éducation, de l'insécurité, avec ceux de la transition écologique, de l'environnement, du chômage, de l'immigration, etc. font intégralement partie des inquiétudes des Français où le pouvoir politique devrait agir et répondre en priorité.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la toute première de ces revendications concrètes a été à l'origine de l'initiative des Gilets jaunes. Cela sous-entend, pour ceux qui ont du bon sens, que ce sont bien les dysfonctionnements de notre « démocratie » qui sont à l'origine de nos difficultés au quotidien, comme de celles qui nous attendent.

En effet, tant que le problème institutionnel ne sera pas résolu et que seuls les partis politiques, dont le nombre d'adhérents cumulés est inférieur à celui de la Fédération française de tennis (soit 922 196, soi-disant à jour de leur

cotisation), seront autorisés à présenter des candidats, les mêmes mauvaises décisions seront prises par les mêmes élus n'agissant que dans leur intérêt ou celui de ceux qui ont financé leur campagne.

Il découle de cette situation un sentiment de colère contre des élites accusées de pratiquer une forme d'autoprotection et d'entretenir un système dont les citoyennes et les citoyens de notre pays, de l'Europe, et au-delà, sont volontairement tenus à l'écart.

Néanmoins, il ne faut pas se tromper de combat !

Ce n'est pas le principe de l'élection qui pose problème ; c'est l'organisation du scrutin électoral dans son ensemble. Un procédé qu'il faut rapidement avoir le courage de repenser intégralement.

Il ne s'agit donc pas de condamner individuellement les élus dès lors que leur action s'inscrit dans le respect du droit et des exigences du mandat que les citoyens leur ont confié.

C'est sûrement ailleurs, que se situent les menaces sous-jacentes pour la démocratie : ce système politique, ce fragile édifice dont les citoyens ont été entraînés à devenir à la fois les propriétaires et des usagers quasi responsables.

C'est l'institution démocratique, ses riches arcades et ses fatals arcanes qui souffrent de graves dysfonctionnements, venant impacter directement le quotidien des Français.

– Depuis plus de 40 ans, dans une forme d'alternance implacable, la droite et la gauche se sont partagé l'exercice du pouvoir ; les premiers n'étant élus que pour éliminer les seconds, et inversement.

– Depuis plus de 40 ans, les mêmes candidats débitent les mêmes discours, préalablement et essentiellement rédigés par les mêmes communicants sortis des mêmes écoles.

– Depuis plus de 40 ans, finalement et indubitablement, les mêmes promesses laissent place aux mêmes désillusions.

## Les journées de Julie.

L'arrivée d'Emmanuel Macron dans le paysage politique est venue ou a essayé de changer la donne en organisant une nouvelle forme d'alternance qui essaie de sortir du mépris des partis traditionnels.

Dorénavant, les acteurs à prétendre prendre en charge les destinées de la France, de son peuple, s'appelleraient LREM (aujourd'hui Renaissance) et le RN, tenus sur le devant de la scène par les « médiacraties » existantes.

Or, en appliquant à ces deux formations le principe de balancier sur lequel reposent notre histoire politique et notre gouvernance, la terrible déception que laisseront le premier et le deuxième quinquennat de monsieur Macron conduira inévitablement les Français à se tourner vers son unique opposant encore en service ; à moins qu'une femme ou un homme providentiel ne vienne rebattre les cartes.

Peu importe que ce soit en 2022 (c'est trop tard) ou en 2027, peu importe que ce soit par adhésion ou par dépit : cette échéance n'est plus qu'une question de ressenti et bien évidemment de temps.

C'est presque cohérent, quasi fatidique : un changement important se prépare.

Pourtant, une autre option n'a jamais été envisagée. Mais cette option exige un minimum de lucidité et de libre arbitre : elle consiste à ne rien attendre des professionnels du mandat politique, dont la parole a définitivement perdu toute crédibilité, et à agir par nous-mêmes.

Comme en témoigne la médiocre qualité des candidatures qui émergent à chaque nouveau scrutin, un bon nombre de nos concitoyens souhaite en effet prendre part au débat démocratique. Cependant, la plus grande partie d'entre eux est soigneusement écartée par les médias, où le silence à leur égard prend la forme d'un accord tacite en faveur des partis traditionnels ; aujourd'hui hors-jeu.

Cette alternative citoyenne est pourtant la seule véritable alternative que nous n'ayons jamais tentée ; celle d'une démocratie rétablie et vivante où les « abeilles » (pour esclaves modernes) définiraient, elles-mêmes, le projet de société dans lequel elles veulent vivre en donnant leur avis sur les lois qui en définissent les règles de fonctionnement.

Il est temps que la société civile s'affranchisse du carcan des partis, qu'elle se mobilise, se rassemble, s'organise et construise un projet de bon sens. Un projet coordonné bâti autour de propositions pragmatiques et non-dogmatiques. Un projet porté par des citoyens libres de penser par eux-mêmes et ne défendant que l'intérêt du plus grand nombre. Un projet centré uniquement sur les idées et non sur celui qui les porte. Un tel projet serait de nature à rendre ses lettres de noblesse à l'engagement politique.

En réservant le pouvoir de décision aux seuls partis politiques, la Constitution de 1958 a institutionnalisé notre impuissance collective à agir.

Elle est là, la première cause des causes !

Cependant, le temps est venu qu'à l'alternance stérile et mortifère des partis s'oppose désormais une alternative citoyenne de reconquête du pouvoir.

*« C'est le sens logique de l'Histoire de nos vies, car sans aucun changement notoire il n'y a plus d'Histoire ! »*

20 heures.

Julie, après avoir demandé à un chauffeur de taxi de venir la récupérer à la librairie-bibliothèque Gibert, se présenta au brigadier chargé de l'accueil au commissariat central du 13<sup>e</sup> arrondissement...

L'officier de police, le commandant Langlois, l'attendait. Il la fit monter jusqu'à son bureau, au 2<sup>e</sup> étage, où un nouvel interrogatoire commença...

## Les journées de Julie.

Lasse de sa journée et de toutes ses péripéties, Julie se laissa choir dans le fauteuil que lui présenta l'officier.

Et il en avait des questions, le type !

Pendant près de deux heures, il voulut entendre Julie lui donner jusqu'au moindre détail entre le moment où elle croisa le potentiel ou présumé agresseur et celui où elle intervint pour récupérer le corps ensanglanté mais en vie d'une certaine Marie Lagrange, née à Lyon le 24 août 1995, de deux ans plus jeune qu'elle.

Une surprenante et terrible veille d'anniversaire que cette fille fêtait, maintenant, à l'hôpital Hôtel-Dieu<sup>2</sup> et au service des grands traumatismes de l'AP-HP de Paris.

De son côté, Julie voulut en savoir davantage sur l'état de santé de Marie.

Mais le commandant resta dans l'expectative ; lui laissant comme information que : « la jeune femme avait été mise en coma artificiel pour atténuer les conséquences du choc traumatique et celles liées à une importante perte de sang ».

Une heure plus tard, d'après la description qu'en fit Julie, le portraitiste qui faisait partie de l'équipe de l'unité centrale du commissariat du 13<sup>e</sup> dessina un premier visage. Une tête qui s'approchait le plus, qui ressemblait à celle qu'avait entraperçue Julie quelques heures plus tôt au Raton Buveur.

Cela donna l'image d'un visage caucasien : taillé à la serpe ; nanti d'un nez aquilin, d'yeux marron ou noir (?) — Julie n'était pas sûre d'elle —, de cheveux châtain courts rasés sur les côtés du crâne et d'une barbe naissante qui courait des oreilles jusqu'au menton.

---

<sup>2</sup> L'Hôtel-Dieu de Paris est un établissement hospitalier, reconstruit de 1867 à 1878 sous la conduite des architectes Émile Jacques Gilbert et Arthur-Stanislas Diet, sur l'île de la Cité et en bordure nord du parvis Notre-Dame dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Pour le reste, les sourcils, le contour des yeux et la taille des oreilles, le portraitiste essaya plusieurs dispositions, jusqu'à ce que Julie l'arrêtât sur une toute dernière ; celle qui lui sembla s'approcher le plus de cette furtive vision qu'elle avait eue du type en question.

Mais la description se poursuivit sur les vêtements du jeune homme. Et, là, Julie fut plus précise...

Le tee-shirt « blanc » était déchiré à l'épaule droite et non à gauche, comme il lui sembla précédemment parce que l'homme l'avait croisé de face, et portait un motif. L'image lui revint comme un flash puisqu'elle présentait la mer, un soleil et des arbres — palmiers ou cocotiers (?), peu importe —, plantés sur une plage sablonneuse, comme celle que l'on trouve sur un îlot désert au beau milieu de l'océan Pacifique.

– « Était-il noir ou avec des couleurs le motif ? lui avait demandé le commandant.

– Couleur ! » répondit Julie, qui se demanda si cela était vraiment important.

La réponse qu'elle n'attendait pas, mais qui sortit de la bouche de l'officier de police, presque par télépathie, vint de suite après sa pensée intérieure et personnelle...

– « L'on peut se tromper, miss Delair ! Un motif en couleur peut apporter une preuve supplémentaire. Et, dans le cas qui nous intéresse, qu'il s'agit bien du vêtement que portait la personne soupçonnée de la présumée agression.

– Ah bon ! Parce que vous appelez ce qui s'est passé au Raton Buveur une simple agression, commandant !

– Oui, ma petite dame ! Ce n'est pas à moi mais au procureur de qualifier ou bien de requalifier, à l'issue de l'enquête que nous allons mener, la gravité des faits qui seront reprochés au type que vous avez croisé à la sortie des toilettes pour dames de l'établissement où vous étiez, pour déjeuner, avec vos employées.

## Les journées de Julie.

– Bien ! C'est comme vous le voulez, monsieur le flic ! Néanmoins, quant à moi, j'appellerais cela une tentative de meurtre, commandant !

– D'accord ! D'accord, Julie ! Nous allons maintenant passer le portrait-robot au scanneur et voir si nous trouvons une ressemblance dans notre base de données. Au fait ! Cela ne vous dérange pas si je vous appelle par votre petit nom, miss Delair !

– Si ! Oui ! Mais comme vous venez de le faire avant ma permission, je suis presque obligée de vous accorder cette autorisation, commandant !

– C'est gentil ! Aussi, pour me faire pardonner, lorsque nous en aurons fini, je vous invite à dîner. J'espère que vous aimez la cuisine italienne, parce que mon oncle et ma tante tiennent l'un des bons restaurants de la capitale : Il Goto.

– Attendez commandant ! Il me semble connaître ce lieu. J'y ai mangé, pas plus tard que la semaine dernière. Ce sympathique restaurant de la rue de Charenton, dans le 12<sup>e</sup> arrondissement, est tenu par les prénommés Marzia et Simone, un couple d'Italiens passionnés et passionnants. Si je me souviens bien, il y avait au menu : *Mozzarella di bufala* ; légumes aigres-doux ; tagliatelles au confit de veau et aux olives *Taggiasche* ; *torta* à la crème de mascarpone et au citron... Tout un assortiment de créations goûteuses et soignées qui s'accompagne avec un vin rouge transalpin ! N'est-ce pas mon commandant ?

– Ouah ! C'est extra, miss Julie ! Je vois que l'on peut vous faire confiance du côté mémoire... »

L'officier fut coupé par un subalterne, qui entra dans le bureau avec la photo d'un type qui venait d'être récupérée à l'imprimante branchée, réservée au dossier des personnes recensées par la police française et recherchées dans le cadre de harcèlements, de viols, de meurtres...

Ce dernier lui glissa à l'oreille toutes les infos qu'il avait retirées de la base de données. Et, au fur et à mesure, l'on vit le visage du commandant sourire, éclairant la pièce d'une lumière positive.

– « C'est bien, ça ! L'on avance vite ! “Tu diffuses cette photo, dans un premier temps, à tous les commissariats de la capitale et de sa périphérie. Ensuite, nous aviserons !” », dira l'officier de police avant d'inviter Julie à le suivre jusqu'au vestiaire des hommes où il changea de chemise ; celle-ci étant trempée par la sueur accumulée au cours de la torride journée qu'ils venaient tous de traverser et à cause du manque de clim dans les locaux de la police nationale.

Assez beau mec, musclé mais pas trop, comme Julie le préférait... C'est tout ce qui lui vint à l'esprit en voyant ce torse de mâle, qui s'essuyait la poitrine et le dos, avant de s'asperger d'un peu du « Phantom », une eau de parfum de Paco Rabanne. Une odeur qu'elle appréciait modérément, mais qui avait l'avantage de s'évaporer assez vite au cours des heures suivantes.

Il sera presque 22 h lorsqu'ils quittèrent le commissariat central du 13<sup>e</sup> arrondissement.

Quinze minutes dans la queue parisienne...

C'est le temps qu'il fallut pour parcourir, en voiture, les 3,4 km qui les séparaient du restaurant Il Goto.

Sur le pont de Bercy, qui traverse la Seine entre le pont Charles de Gaulle et celui de Tolbiac (il y a 37 ponts à Paris, répartis sur les 13 km de la Seine parisienne), Julien — c'est le prénom du commandant Langlois —, au volant de sa BMW, série 4 (un cabriolet flambant neuf tournant autour des 62 000 euros l'unité), lui fera profiter des lumières de la capitale et de l'air bien moins chaud, qui était désormais devenu plus respirable.

## Les journées de Julie.

Et il sera 23 h 30, plus d'une heure après la fermeture quotidienne du restaurant (22 h 15), quand — après un repas aux mets délicieux et arrosé d'un vin aux parfums de mûre et d'épices que l'oncle de Julien, le frère de sa mère, leur indiqua provenir de Cosentino<sup>3</sup>, légèrement pompette — Julie accepta que le sympathique policier la raccompagne chez elle ; non sans avoir fait une longue virée nocturne par les Champs Élysées, l'esplanade du Trocadéro, Pigalle...

L'air de la nuit était maintenant beaucoup plus respirable.

Le soleil s'était couché depuis plus de deux heures et Paris, la Ville lumière [2], s'illumina de ses mille feux. Une autre facette de la capitale qui se révélait aux *Night People* (aux gens de la nuit) et aux autres touristes ; celle d'une ville festive, romantique ou secrète. En famille, entre amis ou encore en amoureux, vous plongiez vite dans la féerie des nuits parisiennes pour une découverte sensorielle, visuelle et inédite des plus beaux sites de la capitale, du centre mondial de l'art, de la mode, de la gastronomie et de la culture.

[2]. On appelle Paris « la Ville lumière » parce que c'est à Paris qu'est né le premier éclairage public sous Louis XIV, en 1665, avec la création de l'établissement des lanternes. Avant, la ville était un véritable coupe-gorge !

De ce Paris actuel, Julie en connaissait un rayon...

Dès qu'elle fut autonome, après ses diplômes, la jeune femme plongea naturellement dans cet univers nocturne,

---

<sup>3</sup> C'est une zone viticole de la province de *Consenza* qui est située au nord de la Calabre, à la frontière de la *Basilicate*. Ses vignobles, qui résident à des hauteurs comprises entre 500 et 700 mètres, font de cette région ; la plus grande zone de production de vin. Le cépage le plus connu de cette région est le *Magliocco Canino*.

surtout quand elle lut « Les Nuits parisiennes du XVIIIe au XXe siècle » d'Antoine de Baecque.

Les nuits parisiennes sont un monde à part...

Au long des époques, l'on pouvait : jouer aux cartes dans des hôtels particuliers avec les lettrés et les aristocrates ; s'y afficher en dandy à l'opéra ou dans les fêtes impériales ; s'étourdir dans la foule des boulevards ; s'encanailler dans les *caf'conc'* (les cafés-concerts) ou dans les cabarets de Montmartre ; boire avec les peintres et les écrivains dans les bars de Montparnasse ou dans les caves de Saint-Germain-des-Prés ; danser le rock avec les yéyés au Bus Palladium ; découvrir le mouvement punk et la new wave — l'un des genres musicaux popularisés dans les années 80 (1980) où synthétiseurs et boîtes à rythmes se font très présents — au Palace (une boîte de nuit parisienne très en vogue)...

À Paris, « la Nuit » est vite devenue un genre littéraire, décliné dans des mémoires, des chroniques, des reportages, des poèmes, des chansons, des essais. On la retrouve aussi dans des documents d'histoire peu exploités, éclairant des mentalités noctambules sûrement ancrées dans leur temps. Elle a également créé et fait reconnaître ses imagiers, ses peintres, ses photographes, ses cinéastes ; tous ces hommes d'images, venus d'ici ou d'ailleurs, qui ont été autant les témoins que les acteurs des fébriles nuits de la capitale.

Des illuminations royales sous Louis XV, avec celles du château de Fontainebleau, aux discothèques contemporaines en passant par la « nuit absolue » du XIXe siècle avec ses grands boulevards illuminés au gaz d'éclairage, dès 1816, et le succès de ses premières danseuses de cancan (1822) qui apparut d'abord sous le nom de « chahut » : c'est l'histoire tourbillonnante de cet espace nocturne, qui sera sans cesse réinventé. Celui que Baecque, dans une restitution érudite,

avait réussi à intéresser et à pousser notre Julie à voyager au milieu de ses frasques.

Seule, la petite histoire des « maisons closes » [3] de Paris avait été éludée par l'auteur et faisait désormais partie du passé.

[3]. « Lupanar, bordel, maison close... », autant de noms utilisés pour évoquer les lieux de plaisir qui ont peuplé Paris. Et même s'ils sont interdits aujourd'hui, le sujet continue de fasciner et d'interroger. Dans la Rome Antique, les prostituées étaient surnommées les « *lupas* » (les louves) en référence à leur activité nocturne et évidemment sexuelle. Elles exerçaient dans les *lupanaria*, que le français gardera sous la forme de « lupanars ». Parfois tolérés, mais souvent réprimés, ces établissements sexuels seront présents dans Paris dès le Moyen Âge et connaîtront une histoire pour le moins mouvementée. Certains rois comme Louis IX ont même changé d'avis au cours de leur règne : après avoir d'abord banni la prostitution, le célèbre Saint-Louis optera finalement pour la tolérance en régulant l'activité des établissements spécialisés. À cette époque, ils doivent être signalés par une lanterne rouge sur le devant et les volets doivent impérativement rester clos : d'où le nom de maison « close » ! Ces maisons doivent également être situées loin des lieux saints (églises et cimetières), souvent en dehors des murs de la ville, donc en bordure de Paris, ce qui nous laissera le nom de « bordel ».

Toutefois, envoyées en prison par Louis XIV et puis par Louis XVI, les prostituées se voient ensuite imposer une visite médicale mensuelle par Napoléon 1er, qui légalisera la prostitution au début du XIXe siècle. Les filles non déclarées, surnommées les « insoumises », seront cependant punies. C'est sous la IIIe République (entre 1870 et 1940)

que les maisons closes connaissent vraiment leur âge d'or avec presque 200 adresses officielles à Paris !

Souvent installés près d'un hôtel et, contrairement aux siècles précédents, toujours dans le centre de Paris, certains établissements de cette période marqueront pour longtemps l'histoire de la capitale.

C'est le cas : du *One Two Two* (122 rue de Provence) fréquenté par la haute société de l'époque ; du *Sphynx* (31 boulevard Edgard Quinet), avec ses décors néo-égyptiens ultra-luxueux ; ou encore du *Chabonais* (12 rue Chabonais), le plus connu d'entre tous, qui abrita entre ses murs les ébats de célébrités telles que Guy de Maupassant (1850-1893) ou du roi Édouard VII (1841-1910).

Mais toute chose ayant une fin, la débauche s'achève en 1946 : cette année-là, l'ancienne prostituée Marthe Richard fait voter une *putain* de loi (encore en vigueur de nos jours) qui impose la fermeture définitive des maisons closes. Cette loi lui vaudra d'ailleurs le sobriquet de « la Veuve qui clôt » en référence au célèbre champagne « Veuve Clicquot » ; une culture solaire de 250 ans que Julie appréciait à sa juste valeur (avec modération).

Il sera presque une heure du matin lorsque, tout compte fait, la voiture du commandant de police finit par s'arrêter dans la petite rue « la Vieuville » à hauteur du mur des « je t'aime »<sup>4</sup> du square Jehan Rictus à Montmartre. C'était à 13 minutes à pied de son domicile de la rue Labat.

---

<sup>4</sup> Le mur des « Je t'aime » est une œuvre murale d'environ 40 m<sup>2</sup>n qui est composée de 612 carreaux de lave, émaillés, reproduisant jusqu'à 311 « je t'aime » en 250 langues. Des « Je t'aime », dans toutes les langues courantes, mais également dans des dialectes rares ou oubliés comme le navajo, le yupik, le bambara ou l'esperanto...

## Les journées de Julie.

Il faisait une chaleur beaucoup plus tempérée que celle de cette terrible journée du mercredi 23 août 2023, environs 22 à 25 degrés Celsius. Julie se sentit moins fatiguée ; revivre en quelque sorte. Elle s'abandonna, se laissa séduire...

Ils échangèrent quelques baisers et le flic commença par la peloter dans tous les sens, glissant une main baladeuse jusqu'à sa grotte secrète.

Elle le stoppa dans sa progression et lui dit qu'ils feraient mieux d'aller dans son appartement du 5e, situé au 69 de la rue Labat à Montmartre, pour ne pas être surpris et accusés d'exhibitionnistes par ses collègues du 18e. Il rit, retira sa main de son entrecuisses et redémarra le coupé-sport.

– « Où ça ? À quel numéro, déjà, de la rue “Labat” m'as-tu dit, Julie ?

– C'est au n° 69, mon cher monsieur !

– J'aime ce chiffre, miss Julie ! »

Il rit de nouveau (pourquoi ?) et fit crisser les pneus de son bolide sur les pavés de la petite rue où nous nous étions arrêtés. Un peu de gomme des pneumatiques laissa une trace caoutchouteuse sur les pavés encore chauds de la petite rue « la Vieuville ».

Douze minutes plus tard, après avoir réussi à trouver une place pas trop éloignée en se garand dans la rue Lambert, ils montèrent les cinq étages, sans ascenseur.

Julie glissa la clé dans la serrure de son 89 m<sup>2</sup> qui comprenait : un corridor ; une superbe cuisine américaine donnant sur un salon et une salle à manger ; deux chambres ; une grande salle de bain ; un dressing ; un balcon en angle qui courait sur plus de 18 mètres.

Mais à peine avait-elle posé le trousseau de clés sur le meuble de l'entrée, que des bras puissants la soulevèrent.

Elle s'entendit lui dire, à l'oreille :

– « La chambre est au bout du couloir, monsieur le gentil flic ! Au bout du couloir !

– Très bien, miss ! Allons voir si mon témoin y sera plus enclin à se libérer de cette angoisse qui semblait l’envahir lorsque nous quittâmes mon commissariat pour aller dîner au fabuleux resto italien de mon oncle.

– Ah bon ! Tu avais remarqué que j’étais stressée !

– Un peu, Julie ! »

Et il lui fit l’amour une bonne partie de la nuit. Enfin, de ce qu’il en restait, car le radio-réveil de la table de nuit marquait à présent « 2 h 45 ».

Ce fut au petit jour, après un petit déjeuner pris à la va-vite, que le flic quitta son domicile. Il lui laissa sa carte de visite, bien en évidence sur l’îlot central de la cuisine, là où étaient posées les deux petites tasses à cafés, à présent vides, comme sa propre vie, et où les miettes de pains grillés se comptaient par dizaines.

Julie en grilla une (cigarette).

Une appréhension commençait vraiment à la gagner et elle fonça vers la salle de bain quand... la sonnette de la porte d’entrée se fit entendre...

« Tiens ! Aurait-il oublié quelque chose ? » se dit Julie en allant ouvrir.

Merde !

Une autre journée merdique s’annoncerait-elle ?

Fin de cette journée de merde.

## UNE JOURNEE D'ENFERMEMENT.

Elle ouvrit la porte, croyant que le commandant de police avait oublié quelque chose...

Julie regarda l'homme qui se trouvait sur le palier du cinquième et avant-dernier étage de son immeuble de la rue Labat, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement [1], à Paris.

Malheur !

Horreur !

Le jeune type qui se trouvait en face d'elle, à quelques centimètres, n'était autre que l'homme dont elle avait décrit le portrait aux policiers du 13<sup>e</sup> arrondissement... hier, après avoir quitté son travail.

[1]. Pour celles et ceux qui n'ont pas bien mémorisé : le 18<sup>e</sup> arrondissement se concentre tout autour de la charmante butte Montmartre ; un ancien village d'artistes, autrefois habité par Picasso (1881-1973) et Dali (1904-1989), avec la majestueuse basilique du Sacré-Cœur : son dôme qui s'élève à 83 m la rendant visible de loin.

Les rues sinueuses et assez escarpées offrent une vue panoramique sur l'ensemble, alors que, sur le Bd de Clichy, le symbolique cabaret du Moulin Rouge, situé en contrebas, attire les touristes et les nightclubbers. Quant au quartier de Lamarck-Caulaincourt aux nombreux coins de verdure, il est

apprécié des *hipsters* pour ses nombreux restaurants et ses bars branchés au style rétro, ainsi que pour faire ses courses chez les épiciers ou les nombreuses boutiques de mode qui s'y sont installés.

Traversé par de nombreux escaliers qui montent vers la butte, ce quartier comprend aussi l'avenue Junot ; un endroit créé entre 1910 et 1912, en 2 temps, où viennent encore se réfugier des célébrités, artistes connus, dans de magnifiques maisons de ville ou des appartements au style loft...

L'on peut citer que :

Le numéro 2 accueillait l'atelier de l'artiste Eugène Paul ; le hameau des artistes se trouve au numéro 11, un lieu secret fermé au public (la plupart du temps) ; la maison, construite en 1926 pour le poète Tristan Tzara, est au numéro 15 ; l'acteur Charles Berling a habité au numéro 16 ; l'animateur de télévision, Nagui, y est demeuré un temps ; Édith Piaf a résidé au numéro 39, dans un ancien hôtel ; tandis que Jacques Prévert avait élu domicile au numéro 47.

Cependant, cette célèbre avenue de Montmartre n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui...

Autrefois, c'était le repère des clochards, des chiffonniers et des bohémiens !

Il n'existait pas de somptueuses demeures, mais des chalets en bois et des cabanes en matériaux de récupération. De son nom « Maquis de Montmartre », elle s'appelait à ses débuts « Avenue de la tempête ».

Tout près, l'on notera la présence de la villa Léandre, un havre de paix dans une impasse pittoresque, charmante à souhait mais aux airs britanniques, bordée de maisonnettes qui tranchent dans ce paysage haussmannien, dessinant un village au cœur de la ville où vous déambulez comme dans un conte de fées. Voilà, avec cette répétition, l'on connaît mieux Montmartre !

## Les journées de Julie.

Sauf que, de conte de fées, Julie va vivre une terrible journée et plonger dans une horreur absolue...

C'est l'instant où Julie ne réalise pas encore que le jeune mec qui est là, presque à la toucher, est bien celui qu'elle a croisé à l'entrée des toilettes des ladies au bar-restaurant à cocktails le « Raton Buveur » en milieu de journée d'hier, où elle a l'habitude de déjeuner avec une bonne partie de son équipe de bouquinistes.

Tétanisée, Julie ne bouge pas...

Mais le type, dont le portrait a été diffusé dans tous les commissariats de la capitale et de sa proche périphérie, la pousse violemment à l'intérieur de l'appartement, refermant la porte avec la pointe de sa chaussure droite en l'espace de quelques secondes, maintenant Julie par le cou de sa main gauche, sa main droite l'appuyant contre la paroi de l'entrée.

– « Alors ! C'est bien toi, la pétasse, qui m'a dénoncé à la police du 13e, hier au soir, en donnant des infos sur mon physique ! Et comment est-ce que j'étais fringué ?

– Hum ! »

C'est tout ce qui sortit de la bouche de Julie qui, le cou enserré, continuait d'être poussée vers la cuisine et le salon-salle à manger attendant de son appartement de 89 m<sup>2</sup>. Là, le type la fit s'asseoir sur l'un des tabourets placés devant le plan de travail de la cuisine, qui servait éventuellement de comptoir de bar pour le petit déjeuner et l'apéro.

Relâchant lentement son cou, il lui posa la main droite sur la bouche et lui fit signe de se taire en plaçant son index de l'autre main en travers de sa propre bouche...

Toujours tétanisée, à la limite de la syncope, Julie se laissa faire...

– « Espèce de petite salope ! Je vais t'apprendre à fermer ta jolie petite gueule quand tu es interrogée, comme témoin, par les poulets !

– Heu ! Lâchez-moi ! Mais qui êtes-vous, monsieur ? Je ne vous connais pas, moi !, réussit à dire Julie après qu’il eût enlevé la main de sa bouche.

– C’est ça ! Prends-moi pour un con ! Tu crois que je suis ici, dans ton appartement de bourge, par hasard !

– Je n’en sais rien, monsieur ! En revanche, vous êtes en train de commettre une bêtise et...

– Ferme ta gueule et écoute-moi ! » répondit le mec en sortant de sa poche de pantalon un rouleau de ficelle servant à retenir la barde des rôtis de bœuf ou de porc, et un autre rouleau de scotch large bande, dont il colla une longueur de 10 cm sur les lèvres de Julie.

De nouveau réduite au silence, avec force mais sans fracas, Julie fut entraînée vers le canapé du salon où, d’un geste brusque, il la projeta violemment ; ce qui eut pour effet de laisser le peignoir de bain s’entrouvrir et divulguer ses cuisses, puisque Julie était dans la salle de bain lorsque la sonnette de la porte d’entrée avait retenti.

Cependant, avec la découverte de sa pathologie, due à une schizophrénie, Julie n’arrivait pas à deviner le vrai du faux. Puisque, lors de l’intrusion du quidam, cela venait de déclencher en elle une crise (appelée épisode aigu) où la personne atteinte devient souvent anxieuse, agitée, en proie à des idées délirantes qui amènent à éprouver un sentiment de déréalisation ou même des hallucinations.

Des symptômes invisibles pour un non-spécialiste et que ce type, bien évidemment, ne pouvait pas deviner, encore moins déceler.

Aussi, la jeune femme ayant oublié de prendre son cachet de *Rispéridone* (un antipsychotique que lui avait prescrit son amie psy), hier soir, avant de se coucher et à cause de la présence d’un homme qui lui fit l’amour une grande partie de la nuit, se crut pour un temps dans un film.